

Philippe Laperrouse

# LE TANK



Philippe Laperrouse

Le Tank

© Philippe Laperrouse, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8111-5

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©OSTILL, Couverture, 2021

## **Avant-propos**

Les spécialistes savent que le rugby féminin s'est développé en France à partir de 1965. Après plusieurs péripéties, il a été intégré dans la Fédération Française de Rugby en 1989. Pour les besoins de la présente fiction, ce calendrier a été avancé de quelques années.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

## 1.

Le 4 février 1971, sur la pelouse du Parc des Princes, Alfred Paquetet s'échappa côté fermé et aplatit un essai en force, avec deux Anglais furieux attachés à ses basques. Quarante mille spectateurs se levèrent d'un bond pour l'acclamer. On jouait la dernière minute d'un France-Angleterre de légende. Après une longue bataille dans la boue, la France venait de terrasser les Britanniques grâce au monstrueux coup de reins de son troisième ligne, Alfred Paquetet. Le lendemain, il avait gagné son surnom dans la presse londonienne : « The Tank ». Avec ses deux mètres zéro quatre, ses cent vingt kilos, on disait de lui qu'il n'avait jamais reculé en mêlée. Lorsque le jeu s'aérait, il était aussi capable de courir, léger comme un trois-quarts.

Les All Blacks et les Sud-Africains lui avaient fait les yeux doux et proposé de jolies bourses, mais il n'avait jamais voulu quitter son pays.

Trois ans plus tôt, tous les dimanches après-midi, il en était encore à distribuer quelques bons ramponeaux en division d'honneur avec l'équipe de sa commune, du côté de Lannemezan. À cette époque, on s'empoignait ferme sur un terrain en forme de champ de labour contre les adversaires du canton voisin. Le curé de la paroisse servait d'entraîneur et de soigneur. Parfois, le maire arbitrait les rencontres avec une partialité légendaire. On achevait la soirée dans les chants et la bière, devant des assiettes monstrueuses de charcutaille, préparées par la mère Chaillou, l'épicière locale.

Et puis un jour, les pardessus gris sont venus et ont décrété que le folklore était terminé. Alfred Paquetet fut prié d'exprimer son talent à un niveau supérieur. Pris dans un engrenage implacable, il dut quitter son village et son emploi à la mairie. Le temps des sélections, celui de l'argent et de la notoriété était arrivé.

Mais très vite, les journalistes estimèrent qu'Alfred Paquetet n'était pas un « bon produit ». Certes, il se distinguait par sa férocité sur les terrains. Mais dès le coup de sifflet final, il n'existait plus : il ne se livrait pas, il ne souriait pas, il ne connaissait pas d'anecdotes drôles ou piquantes, il ne savait pas distiller quelques petites phrases assassines sur ses adversaires, il ne roulait pas les « r » comme les gars du Sud-Ouest... Bref, il n'avait pas le rugby joyeux et donc rien

de ce qui fallait pour briller devant les micros. Il était respecté pour le nombre de victoires qu'il rapportait, mais personne n'avait envie de chahuter avec lui ou de l'interviewer.

Un an après son essai historique, il décida de tout arrêter. Pourtant, il aimait le rugby. Tout compte fait, ses exploits en mêlée étaient les seuls moments de plaisir qu'il avait connus. Il y trouvait quelque chose de primitif. Pour lui, cette joute sportive avait à voir avec la lutte des premiers hommes pour survivre ou pour arracher leur subsistance à la terre. Le Tank avait vécu ce combat dans toute sa plénitude, mais il avait eu soudain l'impression d'être arrivé au bout de quelque chose. Son problème, c'était qu'il n'avait rien prévu pour la suite de sa carrière. Malgré ses recherches, les conseils qu'on lui prodiguait, il finit par penser que jamais plus il ne pourrait retrouver un moyen de s'exprimer aussi simple et aussi beau que le rugby.

Pendant quelque temps, il bénéficia de ses rentes. Partout où il allait, on le reconnaissait, on chuchotait sur son passage : « Mais si ! C'est lui ! C'est le Tank ! » Il lui arrivait même de dédicacer quelques photos. Il s'efforçait d'être aimable avec les quémandeurs, mais ceux-ci s'apercevaient vite que sa célébrité lui pesait comme une corvée.

Il resta à Paris, non pas qu'il trouvât un intérêt quelconque à la capitale, mais il craignait de rentrer au village. Ses anciens copains lui auraient longuement tapoté l'omoplate pour le féliciter, lui auraient fait une fête, auraient peut-être donné son nom au champ de vaches qui leur servait de stade... Tout ça aurait été fait dans un sympathique esprit, mais après serait venu le temps de vieillir dans une ambiance petite et grise. C'était tristement prévisible. Seul Pedro, son ami de toujours, lui manquait. Il l'avait connu à l'école primaire, puis sur les terrains de sport. Ils ne se parlaient pas beaucoup, mais se comprenaient d'un seul regard.

À Paris, il n'avait pas de projet, mais au moins il ne savait pas ce qui allait lui arriver.

Fragilisé par la fonte de ses revenus, il emménagea, à la fin de l'année 1973, dans une chambre de bonne du seizième arrondissement. Il devait monter à pied les cinq étages de l'escalier de service pour rentrer chez lui. Cet effort le réconfortait : il lui permettait d'entretenir sa forme physique. Le temps passant, une question s'accrochait dans sa tête comme les Anglais coriaces s'étaient

agrippés désespérément à ses hanches : que devait-il ou que pouvait-il faire ? Il ne se sentait ni malheureux ni dépressif. Par contre, le spectacle de la vie lui semblait une comédie dans laquelle il n'avait aucun rôle.

Il pensa écrire. Parfois, il constatait qu'une ancienne gloire du sport s'épanchait dans un livre ou un article de journal. Mais il ne savait pas aligner des mots sur le papier ni même raconter des anecdotes amusantes sur lui-même. Il n'avait aucune raison d'avoir honte de son existence, mais la jugeait inintéressante. Par contre, il aimait beaucoup lire des romans. Cette manière d'imaginer des épopées incroyables comme Hugo ou Dumas le subjuguait. Il y avait là des moments de culture qui lui permettaient de s'échapper. Il aurait adoré vivre au Moyen-Âge, à une époque où les conteurs colportaient les légendes d'autrefois au coin du feu, devant des gamins en guenilles, médusés par la parole de l'ancien.

De ses années sportives, il avait conservé un lien solide avec José Gonalès qui avait pris femme en la personne de Charlotte et décroché un petit emploi à la fédération nationale comme conseiller pour le rugby féminin. José et Alfred couraient ensemble au bois de Boulogne. Parfois, Alfred était invité à dîner par le couple. La vie de José et Charlotte ne lui inspirait rien. Aucune envie. Leur mariage lui semblait une sorte d'impasse. Leurs conversations et leurs soucis tournaient sur les mêmes sujets : les neveux et nièces, les prochaines vacances, les crédits à rembourser, les voitures à réviser, etc.

Parfois, Alfred tentait de se livrer à une introspection. Quel était donc ce poids qui l'empêchait de s'intéresser à quelque chose ? Ses visites aux musées, ses séances de cinéma ne suscitaient pas de réflexion particulière chez lui. Il aurait aimé disposer de la culture qui lui aurait permis d'en dire quelque chose d'intelligent. Les vieux films de Charlot retenaient néanmoins son attention : il lui semblait que, sous des dehors facétieux, ce grand « petit homme » avait compris quelque chose de profond dans la nature humaine. Rire de soi-même, ne serait-ce pas là une façon d'avancer au lieu de tourner en rond ?

José, avec un sourire en coin, lui posait souvent la question clé : et les femmes ? Les femmes... Le sujet se résumait à ses deux ans passés avec Élisabeth. C'était une belle femme qui s'était attachée à lui au temps de sa gloire rugbystique. Il avait fait ce qu'il pouvait – pas grand-chose – pour s'intéresser à elle. Et puis est arrivé ce qui devait survenir : elle s'enfuit en lui disant qu'il était gentil, mais terriblement ennuyeux. Certes, il aurait pu lui en vouloir, d'autant



plus que ce départ coïncidait avec son déclin médiatique, mais il ne ressentit aucune amertume. Il pensa que la vie était ainsi faite. Dans un couple, c'est la femme qui commande, surtout lorsqu'elle suscite des convoitises. Il n'était pas au niveau ! Quand on est le plus faible, en amour comme en rugby, on s'incline de bonne grâce, sans se chercher de mauvaises excuses. Il aida Élisabeth à déménager et lui souhaita bonne continuation, à la stupéfaction de la jeune femme. Pour elle, une rupture en règle devait entraîner au minimum la rancœur du conjoint abandonné. L'indifférence d'Alfred l'agaça prodigieusement. Qu'il ne pleure pas son départ lui parut inconvenant.

Ses journées se passaient donc entre joggings avec José, lectures et balades rêveuses dans le parc municipal voisin. Ce jardin était un espace qu'on appelait « à l'anglaise ». Rien n'était ordonné ou rectiligne. Il y avait quelques vallonnements imprévus, des allées en méandres, des fourrés bas et des hauts sapins centenaires. Un étang où s'ébattaient des escadrons de volatiles attirait le regard des amoureux. C'était une sorte de résumé de la nature pour citadins indécrottables.

Peu à peu, ses ressources s'abaissèrent dangereusement. Il savait qu'il allait devoir passer à l'action pour ne pas finir dans la misère. L'action... un truc que les hommes ont inventé pour se sentir vivre un peu. Monter sur la scène de la vie l'impressionnait. Il avait observé les autres, il possédait les codes, mais il souffrait d'une sorte de difficulté à s'en servir. Chaque fois qu'il se montrait quelque part, dans une réunion d'anciens internationaux par exemple, il se traitait mentalement de pantin.

## 2.

L'homme ramassa le ballon rouge qui venait de rouler à ses pieds et le tendit à l'enfant. Le gamin stoppa sa course et s'en saisit vivement. Son regard étonné et sombre s'éleva vers celui qui lui rendait son jouet. Il lui fallut lever haut la tête pour apercevoir celle de son interlocuteur. Le visage de l'inconnu se perdait entre les nuages, il lui parut aussi lointain que le plafond de sa chambre. Les deux silhouettes se mesurèrent un instant. L'adulte ne souriait pas, mais le gamin n'avait pas peur : ce géant avait l'air gentil.

La mère essoufflée surgit en courant, les joues rouges. Pantalon, manteau, boots, elle était chaudement vêtue de noir ou de couleurs sombres.

— Paul, je t'ai dit cent fois de ne pas t'éloigner !

Elle s'empara durement de son rejeton par le bras et le ramena d'où elle venait, tout en murmurant un vague remerciement à l'homme qui n'avait pas bougé d'un pouce pendant cette scène familière.

Alfred Paquetet fit demi-tour et quitta ce lieu, les épaules voûtées et les mains enfoncées dans les poches de sa parka. Une fois de plus, devant ce jeune garçon, il n'avait pas réussi à sourire. Une fois de plus, il n'avait pas su exprimer la moindre émotion.

Alfred ne se souvenait pas d'avoir ri un jour, d'avoir vraiment rigolé à s'en décrocher la mâchoire. Pleurer était aussi une difficulté pour lui. Pour l'enterrement de ses parents, il se cacha pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'il avait les yeux secs, malgré sa peine. Aucun de ses interlocuteurs n'avait jamais pu constater un sentiment sur ses traits : l'angoisse, la peur, le bonheur ou l'apaisement semblaient le laisser indifférent. L'immobilité du visage d'Alfred décourageait toute tentative de socialisation. Ses contemporains ne lui adressaient que rarement la parole. Leurs propos rebondissaient contre un mur complètement inexpressif. Dans les vestiaires de ses matchs, il était tenu à l'écart. Les autres joueurs respectaient son besoin de concentration solitaire. Ils s'étaient convaincus qu'il trouvait là la force légendaire qu'il déployait sur le terrain.